

La communauté, sujet d'évangélisation (1)*

1. INSERTION ECCLÉSIALE DE LA COMMUNAUTÉ MONASTIQUE

« **L**e monde continue à s'éloigner des valeurs évangéliques, et il a donc encore davantage besoin de communautés qui vivent ces valeurs et qui les annoncent », affirmait la dernière RGM dans un document adressé aux communautés¹. Chaque monastère appartient au mystère de l'Église, et l'Église, par essence, est missionnaire parce qu'elle rend présent le Christ ressuscité, en qui réside la puissance invincible de l'Esprit Saint. Un monastère qui vit ceci de façon consciente sera, quoi qu'il arrive – communauté vieillissante, peu de vocations, etc. – une force vive dans le monde, et pourra garder éveillé l'attrait d'une vie totalement vouée au Christ et à l'Église. Se consumer pour la mission de l'Église, plus que pour ses propres problèmes, voilà le secret de la jeunesse d'une communauté ; c'est dans cette ouverture que nous pouvons et devons situer nos problèmes, et en tout premier lieu, celui des vocations.

Nos communautés sont-elles porteuses de cette unique et véritable espérance qu'est la présence du Christ parmi nous ? L'interprétation de l'Évangile, pour une communauté monastique, se trouve dans la Règle et dans la doctrine des Pères Cisterciens. Il demeure fondamental que ces deux éléments ne restent pas un point de référence du passé, un souvenir, statique et dépassé, vers lequel on se tournerait avec dévotion, alors que la réalité nous provoque continuellement au

* Cet article, reprend l'essentiel des deux premières conférences données par l'auteur à la session pour formateurs monastiques qui s'est tenue à la Grâce-Dieu du 2 au 10 août 2004. On trouvera dans le prochain numéro les deux dernières conférences. Nous remercions Mère Rosaria d'avoir accepté d'adapter son texte pour la revue (NdIR).

¹ *Vision de l'Ordre*, 2002 rédigé par la dernière RGM (= Réunion Générale Mixte) de l'ocsa à l'intention des communautés.

changement, à la lecture et à l'interprétation de la réalité d'aujourd'hui, c'est-à-dire à être neufs, à rajeunir.

Le véritable problème n'est pas celui de l'adaptation, mais celui de l'authenticité. L'adaptation prend pour point de référence l'individu et son époque. L'authenticité part de la vocation de la personne. La démarche est radicalement différente².

Il ne s'agit pas d'une adaptation à l'esprit du temps, mais d'une interprétation vivante de la Tradition, sous la conduite de l'Esprit Saint, qui devient ainsi un témoignage prophétique allant à l'encontre de l'esprit du temps.

Il est important de remarquer comment, pour nos Fondateurs, il n'y avait pas d'opposition entre les exigences de l'identité vocationnelle de chacun et leur expérience de l'Église. Pour les grands auteurs spirituels du Moyen Âge, parmi lesquels figure saint Bernard, la communauté monastique, vécue comme actualisation du mystère de la *communio* ecclésiale, est un présupposé tellement évident qu'ils en parlent rarement ; ils n'éprouvent pas le besoin de l'expliquer.

Il n'est pas clair pour tous aujourd'hui que la perte d'identité des baptisés et des consacrés soit en partie liée à la perte du sens de l'Église perçue comme mystère, et, plus profondément, de la perte de l'expérience de l'Église comme mystère de vie commune. Une bonne clarification à ce sujet a été faite en 1994, avec le document de la Congrégation pour les Instituts de vie consacrée : *La vie fraternelle en communauté*³. Il n'est peut-être pas inutile d'en citer quelques passages :

Les premières communautés monastiques ont regardé la communauté des disciples qui suivaient le Christ, et celle de Jérusalem, comme leur idéal de vie. À l'image de l'Église naissante n'ayant qu'un cœur et une âme, les moines se réunissant autour d'un guide spirituel, l'abbé, se sont proposé de vivre la communion radicale des biens matériels et spirituels et l'unité instaurée par le Christ. Celle-ci trouve son prototype et son dynamisme unifiant dans la vie d'unité des Personnes de la Sainte Trinité (§ 10, p. 415).

Et encore, à propos de la communauté religieuse :

La communauté religieuse rend visible la communion qui fonde l'Église ; elle est en même temps prophétie de l'unité à laquelle tend l'Église comme à son but ultime (*ibid.*).

² Dom Guillaume JEDRZEJCZAK, abbé du Mont-des-Cats, lors de la Conférence Régionale Centre et Nord Europe, en 2003 Région Centre et Nord Europe, 2-7 juin 2003, C.R. page 21.

³ Cf. *Documentation Catholique* 1994, p. 411-434.

Le fondement de l'Église, c'est-à-dire la communion, quand elle devient visible, est la prophétie de l'unité ultime : si nous soupesons bien ces mots, nous pouvons nous apercevoir qu'ils signifient encore bien plus que ce à quoi, peut-être, nous aurions pu nous attendre. Le texte continue :

Experts en communion, les religieux sont appelés à être, dans la communauté ecclésiale et dans le monde, témoins et artisans de ce projet de communion qui se trouve au sommet de l'histoire de l'homme selon Dieu (*ibid.*).

Ce document exprime bien le chemin de la prise de conscience effectuée par tant de nos communautés, dans la redécouverte des textes primordiaux de notre tradition à la lumière de Vatican II⁴ ; conscience qui s'est exprimée de manière adéquate aussi dans les *Constitutions* de notre Ordre⁵.

J'ai essayé de mettre en lumière ce que j'ai reçu de ma communauté quant à cette identité ecclésiale : retrouver une conscience ecclésiale a été d'une importance capitale pour notre cheminement ; la vision qui s'est définie avec toujours plus de clarté a été celle d'une communauté conçue non plus comme des ermites vivant ensemble, ni comme un groupe humain de type familial, ou un groupe social dont la conduite serait confiée à une dynamique psychosociologique ; mais précisément comme une communauté vivant le mystère même de l'Église.

De là découlent des conséquences très importantes, au point de vue de la méthode : aussi longtemps que la conscience d'Église n'est pas claire, la tension fondamentale sera de vouloir assurer un espace à la recherche individuelle de son propre équilibre spirituel ou ascétique, à concilier dans la paix avec une dynamique de groupe. Cette tâche sera confiée à des outils ou à des personnes compétentes en sciences sociales et psychologiques, qui auront tendance à prendre toujours plus de place.

Le fait de se percevoir comme Église, si du moins cette affirmation ne reste pas au niveau abstrait mais pénètre dans les consciences, a des

⁴ Le texte le plus significatif du Concile, de ce point de vue, reste *Perfectae Caritatis* 15. Dom Bernardo OLIVERA a récemment proposé à notre lecture le traité *De la vie commune* de BAUDOIN DE FORD (lettre circulaire de 2004).

⁵ Surtout la Constitution 3, § 1 et 4 : « La forme de vie cistercienne est cénobitique. Les moines cisterciens cherchent Dieu et marchent à la suite du Christ sous une règle et un abbé dans une communauté stable, école de charité fraternelle. Parce que tous les frères ne forment qu'un cœur et qu'une âme, tout leur est commun. Portant le fardeau les uns des autres, ils accomplissent la loi du Christ et, participant à ses souffrances, ils espèrent entrer dans le royaume des cieux » (C. 3, 1). « Le monastère est figure du mystère de l'Église » (C. 3, 4).

conséquences très précises en ce qui concerne la manière dont on donnera forme à la vie, surtout à la formation, initiale et permanente. Il s'agit essentiellement de vivre, de présenter, de mettre en valeur la Règle, en suivant le souffle ecclésial de nos Pères, celui-ci répondant parfaitement à ce que l'Esprit dit à l'Église de notre temps.

Les éléments de ce chemin de formation sont : les sacrements, en particulier la confession et l'eucharistie, qui deviennent les points à partir desquels peut sourdre une façon personnelle et communautaire de vivre la vérité et la charité devant Dieu et dans les relations fraternelles ; la *lectio* et la prière, qui ne forgent pas seulement une personne, mais aussi une communauté, donnant vie à une pensée et à une *praxis* communes, dotées de stabilité mais aussi en continuelle transformation, capables de répondre aux défis et aux questions de notre temps, et de constituer un témoignage lisible, qui soit attrayant pour les jeunes.

La seule réalité qui puisse réellement donner témoignage de la présence du Christ est une communauté qui vit de son Mystère et de sa Grâce, qui vit à l'image de la communion trinitaire. L'existence de telles communautés recèle, par les voies mystérieuses ou parfois évidentes de l'Esprit, une force dans l'annonce qui peut contribuer à la nouvelle évangélisation de notre société.

2. LA COMMUNAUTÉ FORMATRICE

De nos jours, dans nos *Constitutions* et les documents du Magistère⁶, nous avons un patrimoine des plus riches du point de vue doctrinal qui nous permet de situer théologiquement la communauté comme école de charité. Puiser dans ces textes est un devoir et une garantie pour chacune de nos communautés. Nous comprendre nous-mêmes, la vie que nous avons embrassée, comme école de charité, est une excellente façon d'entrer au cœur de ce renouveau spirituel auquel l'Église ne cesse de nous inviter avec insistance.

Le devoir éducatif le plus urgent aujourd'hui est de retrouver l'authentique conception de la *personne* humaine : créée à l'image de Dieu, aimée et voulue de façon unique et qui ne se répète pas, selon un Dessein d'amour qui accompagne chaque vie dès son origine et qui l'attire inlassablement à lui. Toute la dignité et la grandeur de l'être humain est comprise dans ce regard.

⁶ En particulier : *Vita Consecrata, La vie fraternelle en communauté, Repartir du Christ, Ecclesia in Europa.*

Les jeunes qui se présentent à nos monastères avec un certain désir, ont perçu ce regard amoureux de Dieu sur eux. Les éduquer, veut dire alors faire croître en leur cœur cette conscience de soi initiale en tant que personne aimée et désirée, choisie, dépositaire d'un don et d'un devoir irremplaçables. Et ce don ne peut mûrir qu'à l'intérieur d'une tension constante vers l'Absolu, puisée dans le concret de la vie monastique.

Pour cela, il faut que chaque communauté assume le devoir d'être une véritable école d'humanité, au moyen d'une pédagogie cohérente avec les principes qu'elle veut transmettre. Aujourd'hui plus que jamais, nous avons le devoir d'aider les jeunes à faire l'expérience de la grande pédagogie de l'école de la charité, sans nous limiter à une transmission des valeurs monastiques sous la forme d'une liste d'attitudes à vivre.

La vie monastique que nous voulons transmettre consiste dans les attitudes fondamentales de Jésus : l'obéissance et l'humilité par lesquelles dès à présent, nous pouvons faire l'expérience d'une béatitude authentique et d'une plénitude de vie. La vie monastique a toujours tendu à reformer l'homme à l'image de Dieu, dans le Christ humble et obéissant. Cette formation se réalise dans la vie commune et a pour but la recherche de Dieu, ou la charité parfaite, ou encore le service divin ; toutes ces formulations coïncident fondamentalement, et varient en fonction des époques.

L'aspect concret de la méthode de formation qui, à travers la Règle, atteint tous les gestes de la vie et embrasse tout l'homme est la grande richesse de la tradition bénédictine, qu'il est essentiel de ne pas perdre, même si, en même temps, il faut que cette méthode se renouvelle avec la sagesse que nous offrent le Magistère et la vie de l'Église. Toutes les générations reçoivent une tâche de *renouveau* et de reformulation pédagogique qui puisse rejoindre la personne dans sa façon de s'exprimer et de comprendre, afin qu'elle ait la possibilité d'embrasser et d'incarner les valeurs éternelles monastiques avec un nouvel esprit.

Donnons quelques exemples :

Quand je suis entrée au monastère, il y a trente ans, les sœurs anciennes exécutaient ce qui leur était demandé, vite et en silence, étaient prêtes à se frapper la poitrine, à ne pas se justifier, à se prosterner, à vivre la discipline garantie par ces attitudes (chapitre des coupes, pénitences, remarques de discipline). Mais pour notre génération, cela n'a plus revêtu le même sens que pour elles. Il était évident qu'il fallait trouver un nouveau langage pour transmettre le sens des valeurs monastiques. Il était tout aussi évident que la vision

profonde sous-tendue par ces pratiques en était, elle aussi, renouvelée. En fait, il fallait redécouvrir la vision théologique des générations passées tout entière concentrée sur le rapport vertical entre l'âme de la personne et l'absolu de Dieu, vécu dans une Église conçue avant tout comme structure, à la lumière d'une théologie trinitaire, et donc à la lumière de l'Église reconnue comme communion. Bien évidemment, cela a demandé à notre communauté, attachée et attentive aux valeurs de la prière continuelle, de la *lectio*, et à l'ascèse traditionnelle du silence, des veilles, des jeûnes, de s'ouvrir en même temps au dialogue, au partage, à une vérité des relations fraternelles, à une obéissance responsable.

Puis ces dernières années, nous nous sommes trouvées devant une nouvelle génération. Les personnes qui entrent aujourd'hui ne sont plus animées d'un questionnement critique face aux structures traditionnelles de la vie ecclésiale, comme nous l'étions il y a trente ans. Elles sont plutôt marquées par une liberté fragile, désorientée, et sont par conséquent peu aptes à établir une relation profonde avec la réalité. Elles sont, effectivement, très disponibles, sincères et capables de collaborer à un projet commun, mais également plus portées à se laisser influencer par les apparences et à vivre au jour le jour. Cela exige de nous une plus grande authenticité et nous a conduites à reformuler le projet pédagogique, qui doit susciter des questions vraies et corriger le risque d'adaptation facile et extérieure à la réalité, tellement commun chez les jeunes qui arrivent aujourd'hui au monastère.

Devant ces défis que les diverses générations placent devant nous, il devient toujours plus évident que, à chaque fois, la manière juste de témoigner et de proposer notre charisme doit être trouvée par *la communauté dans son ensemble*, parce que nous ne pouvons transmettre ce que nous ne vivons pas. Je veux souligner ici le fait que, malgré tout ce que pourra faire un formateur, le projet éducatif exigera toujours l'engagement de toute la communauté. La transmission d'une expérience aux personnes qui arrivent se fait plus par osmose que par des discours théoriques, et passe à travers le concret de la vie et des relations communautaires.

Il est fondamental qu'une communauté soit ouverte à l'accueil de nouvelles générations, avec les questions et les défis qu'elles apportent. C'est possible dans la mesure où, en elle, est présente ce qu'aujourd'hui on nommerait une culture de la vie : la capacité d'accueillir avec respect et amour chaque personne, en l'aidant à vivre, à grandir et à se convertir, en nous laissant en même temps interroger et en étant prêtes les premières, à changer.

Qu'est-ce qui peut rendre nos communautés capables d'accueillir et d'engendrer à la vie monastique les jeunes que Dieu nous envoie ? La *Ratio institutionis* de l'Ordre cistercien de la stricte observance souligne l'importance du rôle formateur de la communauté, et place son *unité* au cœur de cette attitude :

Tous ceux qui vivent dans la communauté partagent la responsabilité de son unité, de sa fidélité dynamique au charisme cistercien et de son aptitude à procurer à tous les membres les conditions de croissance humaine et spirituelle, conduisant à la plénitude de l'amour (*Ratio*, n° 11).

L'aptitude d'une communauté à former de nouveaux membres dépend pour une large part de son unité d'esprit, de sorte que puisse se transmettre aux nouvelles générations une orientation unique. Là où manque l'unité, ceux qui sont chargés de la formation rencontrent des difficultés (*Ratio*, n° 12).

3. L'UNITÉ DE LA COMMUNAUTÉ, INDISPENSABLE À LA FORMATION

Aujourd'hui, la plupart des jeunes ont fait l'expérience, plus ou moins consciemment, dans les familles, à l'école, dans la société, d'une fragmentation de la réalité, du savoir, des affections, des buts de la vie. Leur liberté est souvent marquée par l'indifférence, le relativisme, la généralisation des comportements extérieurs superficiels qui font « sentir » ensemble, mais qui, en fait, risquent de les emprisonner dans un conformisme stérile. Nous nous trouvons dès lors face à des personnes qui ne se posent guère les questions constitutives de tout être humain. Pour cette raison aussi, le projet formateur de la communauté se doit de tenir compte du besoin fondamental d'unification de la personne. Toute la communauté, dans son ensemble, doit témoigner d'une passion et d'une tension vers l'unité. C'est un témoignage nécessaire et essentiel, et si nous prenons en considération la structure de la communauté telle que nous la présente la Règle, nous voyons que personne n'est exclu de la responsabilité d'édifier l'unité du corps ecclésial.

L'unité est un dynamisme vivant, c'est être le Corps du Christ, et la communauté, en tant qu'Église est ce Corps, dont le Christ seul est le véritable Chef. Mais un seul, en communauté, a le charisme de le représenter avec autorité, et c'est l'abbé. Il est le premier serviteur et le garant de l'unité, le centre d'une unité fondée sur la foi, et autour de lui, le Seigneur édifie l'unité de son propre Corps. La méthode

pour y parvenir, pour être rassemblés sous cet « un » qui est le Christ, c'est de collaborer, tous, avec la volonté d'un seul, c'est-à-dire de l'abbé. Baudouin de Ford dit à ce propos :

Ceux qui ont un seul cœur et une seule âme [...] renoncent totalement à eux-mêmes. À cause de Dieu, ils s'humilient, comme de vrais serviteurs de Dieu, sous la main d'un co-serviteur. Si bien que lui seul, selon le pouvoir qu'il a reçu et qu'il possède, règle à son gré la pensée, la volonté et les obligations de tous⁷.

Il ne s'agit pas de se limiter à exécuter, mais plutôt de collaborer, de travailler ensemble, de partager ses propres dons et de soumettre son service aux exigences de l'unité. Il fut un temps où cette confrontation se limitait à tout soumettre à la volonté de l'abbé, jusque dans les plus petits détails. Aujourd'hui, la responsabilité de chacun est mise en jeu, et en vertu du principe de complémentarité qui anime de diverses manières chaque communauté et chacune de ses activités, il ne suffit plus d'une seule personne qui consente, mais toutes celles qui sont coresponsables dans un certain domaine devront avoir un avis concordant. On devra apprendre à collaborer de façon cordiale, et en passant par ce point d'unité et de convergence qu'est l'abbé.

Pour une collaboration véritable, il est fondamental d'avoir un objectif commun. Si cet objectif est Dieu, la communion en lui, l'unité, il s'agira de découvrir ensemble son dessein et d'y obéir. Le Seigneur lui-même en établira peu à peu la voie et les modalités.

Il est vrai que, dans la tentative de réaliser le bien commun, il peut y avoir des vues différentes. Chaque communauté rencontre des difficultés quand il s'agit de faire quelques petits changements dans les structures, le travail, la liturgie. Tous veulent parvenir à la meilleure solution, mais chacun a sa vision propre, qui peut très facilement devenir un projet, c'est-à-dire une idée close, visant à l'affirmation de son propre pouvoir. Et si notre espérance repose tout entière dans la réalisation de notre projet personnel, alors nous ne ferons que chercher à éliminer ceux qui ont une idée différente de la nôtre. Si, au contraire, notre espérance repose entièrement dans le projet de Dieu, nous pourrions tous et toutes entrer dans son dessein « plus grand que notre cœur », d'une manière connue de lui seul. Souvent, il nous faudra sacrifier notre propre projet, dans la certitude que la communion et l'unité valent davantage que nos avis personnels.

Fondamentalement, la caractéristique de celui qui recherche la volonté de Dieu est l'obéissance. Et l'obéissance s'adresse à la

⁷ *De la vie commune ou cénobitique*, Pain de Cîteaux n° 40, p. 48.

première et à la plus sûre des médiations que Dieu me donne pour exprimer sa volonté en ce moment.

Donnons quelques exemples :

Au chœur, l'autorité est le premier chantre. Nous sommes là pour louer Dieu d'une seule voix, et la médiation de l'unité en ce moment précis c'est le chantre. Le second chantre s'accordera avec le premier, et tous les autres à eux : ensemble. Naturellement, le chantre sera le premier à s'adapter aux autres, il cherchera la façon la plus convenable pour qu'on puisse le suivre, pour qu'on puisse l'aider, et pour cela, il se conformera aux indications pastorales de l'abbé.

Au travail, suivons les instructions données dans l'emploi, en y mettant toute notre créativité. Quelquefois, il faudra donner un avis critique, et alors, pour le responsable de ce secteur, il faudra écouter, apprendre, changer, se corriger. Dans d'autres cas, l'apport constructif consistera simplement en une exécution correcte.

Nous faisons une révision de vie ? Il faudra vivre une ouverture et une écoute, et suivre ensuite tous ensemble les indications de l'abbé. Si nous voulons vraiment suivre et chercher la volonté de Dieu, il sera toujours possible d'obéir.

Parfois, la médiation pourra être un frère, une sœur, qui dialogue avec moi, d'égal à égal. Mais dans ce type de dialogue aussi, on peut pratiquer un début d'obéissance par l'écoute. Si le dialogue se fait dans l'obéissance, nous saurons où aller, nous saurons quoi faire. Sinon, l'intelligence et un peu plus d'expérience suffiront à nous guider.

La diversité est infinie, dans une communauté : certains cherchent la beauté, d'autres l'efficacité, certains préfèrent la loi, d'autres la liberté de l'esprit ; mais là n'est pas le problème. Ces diversités sont même le sel et le ressort de la vie. Le problème est que, si on cherche en vérité, on ne peut chercher la beauté que pour l'unité, l'ordre pour l'unité, la nouveauté – ou l'ancien – pour l'unité. La valeur, la chose qui a de l'importance ne peut être recherchée qu'à l'intérieur de l'Agapè, de l'Amour, qui n'exclut personne.

C'est la division qui exclut, qui élimine l'autre pour se favoriser soi-même. Elle naît quand, au fond, on ne cherche pas la valeur et on ne la défend pas non plus, on se défend soi-même. Alors, à ce moment-là, même la valeur va diviser ! On peut proposer tant de choses, tant d'initiatives et de théories, bonnes et nécessaires, mais si on affirme la chose bonne pour contrer l'autre, alors, on s'affirme en réalité soi-même.

Le signe qui montre qu'on tend vers l'unité est le fait d'avoir un regard positif sur notre communauté, sur l'histoire dans laquelle elle

s'inscrit. Une gratitude pour la tradition d'où on provient et sur laquelle on est greffé. Un regard plein d'espérance pour l'avenir, qui, certes, est dans les mains de Dieu, mais qui demande que nous nous engagions tout entiers pour le construire.

Et les jeunes qui entrent dans nos communautés perçoivent la présence et l'élan vers l'unité qui les anime. Si, par exemple, dans le domaine du travail, ils se trouvent dans un climat de compétition, ils vont apprendre à entrer en compétition, à lutter pour le pouvoir et l'affirmation de soi, ou bien, ils s'en iront, déçus. Si, au contraire, ils voient des moines capables de renoncer à leur propre point de vue pour accueillir l'idée d'un autre et la réaliser avec créativité, ils apprendront à obéir et à servir, avec un cœur reconnaissant et content. Ou bien encore, dans le domaine de la formation, si dans les cours donnés au noviciat, on leur présente un enseignement en opposition avec ce que dit l'abbé ou le maître des novices, ils ne seront pas éduqués à un sain esprit critique ; on réussira seulement à les désorienter. Quand il y a des changements d'emploi dans une communauté, on voit tout de suite si l'élan vers l'unité est présent ou non : si on est alors capable de soutenir et d'encourager de façon positive la personne qui prend cette charge, en lui faisant confiance, même si ce n'est pas celle que nous aurions choisie ; et cela saute tout de suite aux yeux des jeunes.

4. LE PARDON, COMMENCEMENT ET SOMMET DE LA CHARITÉ

L'autre point fondamental d'édification de l'unité communautaire est le pardon, explicitement vécu par ses membres. Nous ne sommes jamais capables de recevoir en plénitude le don de l'unité dont le Seigneur veut combler nos communautés, et nous devons sans cesse recommencer à recoudre, réparer, guérir l'unité blessée. Très souvent, pour nous pécheurs, le pardon est la façon la plus pure de vivre la charité : on ne s'aime jamais plus pleinement que quand on se pardonne, quand on recommence, et quand on décide de changer, justement par amour de l'autre. Le pardon restaure, mais aussi, crée, donne le départ à une communion réelle à l'intérieur de nos communautés. Une unité communautaire qui ne serait pas fondée sur le pardon est une unité fausse.

Et le pardon est toujours un retour à la vérité. Quand nous disons que les relations entre nous doivent être vraies, nous voulons dire qu'elles doivent être le reflet d'une autre Réalité, qui ne peut être

abîmée ni par nos limites, ni par nos péchés. L'École de Charité pré-suppose cette autre réalité, c'est-à-dire notre participation à la Communion trinitaire. La communion est le fondement et la fin de toutes relations, le seul garant de leur vérité.

Le pardon réciproque est le moteur de l'École de la Charité, il est la voie par laquelle continuellement nous découvrons, nous atteignons, nous acceptons cette réalité profonde – la Communion – qui fonde notre vie ensemble. Pour rejoindre ce fondement, le chemin est encore la vérité : reconnaître la vérité de ce que je suis, du mal que j'ai fait, aussi, et reconnaître mon besoin que l'autre me pardonne, lui que j'ai blessé par ma faute. C'est reconnaître que je suis dépendant de l'autre. Il ne suffit pas de confesser à Dieu mon péché personnel, il faut encore le faire en face du frère que j'ai offensé et il faut réparer, autant que je le peux. Il n'y a que le frère qui a subi le mal que je lui ai causé qui puisse rompre, par son pardon, l'enchaînement inexorable du mal dans sa propension à se multiplier par la vengeance, le ressentiment, l'indifférence, la marginalisation, la tendance à souligner constamment le négatif. C'est seulement à travers le frère que je peux recevoir ce bien précieux que j'ai méprisé par mon péché, et qui est sa vie même. C'est seulement la communauté, sein fécond de miséricorde, qui peut me régénérer par le pardon. Dans ma communauté, un des moyens favorisant l'éducation à ce regard filial et confiant est, chaque soir, un moment d'accusations spontanées et de demande de pardon.

Le pardon réciproque cherché et vécu sincèrement est sans doute ce qui peut éduquer nos jeunes avec le plus d'efficacité. Voir un moine capable de reconnaître ses propres erreurs, de s'humilier, même devant des frères plus jeunes et moins expérimentés, capable de reconnaître qu'il a besoin du pardon des frères, et capable de changer, voilà qui ouvre tout grand le cœur à la vie, à la découverte d'une miséricorde plus grande que notre péché, et qui est tellement nécessaire. Voilà ce qui indique avec force la source de la miséricorde, celle qui sera la seule terre féconde où les jeunes pourront s'enraciner de façon durable. Pour quelqu'un qui vient d'un monde où on ne connaît plus le sens du péché, qu'est-ce qui pourrait être plus libérateur ? Et quelle attitude pourrait mieux manifester la stature humaine du moine, du chrétien, notre plus haute dignité ?

5. L'AMITIÉ COMME DON AU SERVICE DE L'UNITÉ

L'amitié n'est pas exclue non plus de ce qui édifie la communauté, ce don peut exister entre deux ou plusieurs personnes. Des liens et des

ententes spontanées naissent tout normalement dans une communauté où on collabore, on dialogue et on tend à partager toute la vie. L'amitié qui naît d'affinités spontanées est cependant appelée à grandir et à se fortifier à l'intérieur de ce lien ontologique plus profond qu'est la vocation commune, chrétienne et monastique.

Ce qui signifie que l'amitié, qui me fait reconnaître l'autre comme celui qui me correspond, comme un don qui répond à un de mes besoins, devra progresser dans une dimension de foi : c'est le Seigneur qui nous choisit et nous rassemble, nous faisant le don d'une même vocation. L'amitié véritable n'est pas un sentiment instinctif, elle naît d'un vouloir commun des mêmes choses et d'un pardon explicite, donné et reçu.

Nous sommes tous enfants d'un même Père, c'est notre vérité et notre consistance humaine, mais c'est également un devoir. Si on ne désire pas chercher cette fraternité avec tous, c'est qu'on ne croit pas à la paternité de Dieu. Si au contraire, l'amitié est vécue à l'intérieur de cette dimension vocationnelle, elle grandit et devient un soutien indispensable pour notre vie. L'ami, celui qui m'est proche, le frère, devient alors un autre moi-même ; pour savoir qui je suis, j'ai besoin de dire « tu », de dire « nous ».

En fait, l'amitié fondée sur la foi, tend par elle-même à se communiquer, à inclure d'autres personnes, le plus possible, dans le don d'une communion née gratuitement et qui, pour croître, doit être partagée. Il n'y a pas d'amitié vraie dans un monastère, ni ailleurs dans l'Église, qui ne tende par nature à témoigner du Christ. Toute amitié authentique participe de cette dimension missionnaire, construit l'unité et enrichit la chaleur humaine, fraternelle et familiale de notre communauté.

Et cela peut être très encourageant et consolant pour les jeunes qui, souvent, proviennent de familles divisées et n'ont que rarement fait l'expérience d'amitiés authentiques. Y a-t-il quelque chose de plus tonique pour le cœur que de voir des moines qui vivent ensemble depuis tant d'années, qui sont compagnons de noviciat, et qui sont tout imprégnés de pardon réciproque, bienveillants les uns envers les autres, qui ont accepté leurs propres faiblesses et celles des autres, et qui savent s'entraider et se soutenir, portant les fardeaux les uns des autres ?

Certes, l'amitié et la fraternité ne doivent pas dégénérer en tolérance factice, en connivence ou en appartenance exclusive. Les chapitres 69 et 70 de la Règle soulignent de diverses manières le même souci : une appartenance réciproque qui se développerait en quelque sorte en marge de la communauté, léserait l'unité. Chaque relation

doit naître et se situer à l'intérieur de l'appartenance commune à l'Église, dans laquelle nous sommes fils du Père des cieux et membres d'un même corps sous un seul Chef, Jésus Christ. Donc chaque relation, chaque amitié doit être au service de l'unité de tous, du lien de la charité qui nous unit tous, les uns de plus près, les autres de plus loin, dans un même Corps.

Pour le moine et la moniale, « au service de » veut dire : dans l'obéissance à notre Règle, telle qu'elle nous est proposée aujourd'hui, dans cette communauté, en ce moment, par ce supérieur. C'est seulement dans ce sillon qu'une unité réelle et totale est pensable et possible : unité qui va de moi-même vers mon prochain, et jusqu'à l'unité cosmique de laquelle aucun enfant de Dieu n'est exclu. On ne construit selon le plan de salut de Dieu qui veut réunir (justement dans l'Église) ses enfants dispersés, que dans l'obéissance de foi que les fils ont envers le Père, à l'intérieur de l'Église. Le ciment de l'unité est la commune recherche de la volonté de Dieu, la réalisation commune de son projet dans l'humilité et l'obéissance.

Toute la Règle de saint Benoît a pour souci de construire l'unité de la communauté, comme un corps bien composé et bien articulé par toutes ses jointures. Les chapitres 71 et 72 forment un peu la *magna carta* de l'unité de la communauté.

Obéir est un bien. C'est pourquoi tous les frères doivent obéir à l'abbé. Mais cela ne suffit pas. Ils s'obéiront aussi les uns aux autres. Qu'ils le sachent : c'est par ce chemin de l'obéissance qu'ils iront à Dieu. Donc, on obéit d'abord aux ordres de l'abbé et des responsables qu'il a établis. À ces ordres-là, nous ne permettons pas de préférer les ordres des autres frères. Mais pour le reste, tous les frères plus jeunes obéiront à leurs aînés de tout leur cœur et avec amour (RB 71, 1-4).

Alors que ce chapitre se soucie, tout en établissant le principe de l'obéissance réciproque, de sauvegarder le principe hiérarchique, c'est-à-dire maintenir l'ordre pour garder l'unité, le chapitre 72 se base uniquement sur cette course à **l'obéissance réciproque**, qui est peut-être l'expression la plus belle et la plus haute de l'école de charité selon saint Benoît. Réciprocité qui n'a besoin de passer au-dessus d'aucun ordre, parce qu'ils sont surpassés par le sacrifice spontané de soi. Comme on le voit par exemple, chez l'ancien qui spontanément se met à l'école du plus jeune. Ici, une communauté atteint le degré d'humilité et de charité qui la rend capable d'engendrer à la vie et de la transmettre : la vie du Christ, la charité.

Chacun voudra être le premier pour montrer du respect à son frère. Ils supporteront avec une très grande patience les faiblesses des autres,

celles du corps et celles du caractère. Ils s'obéiront mutuellement de tout leur cœur. Personne ne cherchera son intérêt à lui, mais plutôt celui des autres. Ils auront entre eux un amour sans égoïsme, comme les frères d'une même famille. Ils aimeront Dieu d'un amour plein de respect. Ils auront pour leur abbé un amour humble et sincère. Ils ne préféreront absolument rien au Christ. Qu'il nous conduise tous ensemble à la vie avec Dieu pour toujours ! (RB 72, 4-12).

*Monasterio Trappiste
Via della Stazione, 19
I-01030 VITORCHIANO*

Rosaria SPREAFICO, ocsa
abbesse